



FILO:UBA
Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Buenos Aires

A

Le Lieu D'origine des Huns

Autor:

Philippe Lozinski

Revista

Anales de Historia Antigua y Medieval

1953 - 5, pag. 90 - 111



Artículo



FILO:UBA
Facultad de Filosofía y Letras

FILODIGITAL
Repositorio Institucional de la Facultad
de Filosofía y Letras, UBA

LE LIEU D'ORIGINE DES HUNS

PAR

Philippe Lozinski

L'histoire des Huns reste un mystère presque complet jusqu'à nos jours. Les flots de travaux savants à ce sujet sont représentés par une masse de recherches qui marquent, cependant, l'effort de comprendre ou résoudre le problème. Les éléments inconnus de l'histoire plus nombreux que les faits prouvés de l'existence des Huns y est responsable. L'endroit même où l'empire des Huns était situé, n'a pas encore été défini, et nous n'en apprenons que des opinions divergentes commençant par Ammianus Marcellinus et Orosius, suivies de celles de Horn, Gibbons, de Guignes, Thierry, jusqu'aux derniers ouvrages de Menechen-Helfen, Alheim et Lukman.¹

C'est surtout le problème de géographie, lié étroitement à la question fondamentale des antécédents et de la continuité de cet énorme organisme politique, qui reste encore inconnu. L'histoire accessible est basée sur des sources grecques et latines très restreintes qui n'envisagent même pas ces questions. Récemment, certain matériel, constitué, en général, par des légendes transmises oralement et notées plus tard, commença à attirer l'attention. La première démarche qui réussit fut celle de Lukman qui intercala les faits historiques aux légendes². Ces traditions révélèrent des matériaux auparavant inconnus d'une valeur authentique indubitable. Elle devrait être suivie de la reconstruction de l'histoire réelle avec des éléments légendaires et traditionnels encore inédits. Dans ce cas, comme il a été justement constaté dans d'autres ouvrages, les brèches de notre connaissance nous aideront mieux à comprendre le passé, que les rares sources dont nous avons pu nous en servir.

L'aperçu qui suit tâchera de donner un compte rendu synthétique sur le problème des Huns et sera le résultat de recherches sur les migrations des peuplades pendant le premier millénaire de notre ère. Ces migrations consistèrent en mouvements de peuples de régions inconnues d'Asie vers les frontières de l'Europe romaine et au delà. Ces groupements, une fois établis dans l'Europe classique lui léguèrent leur art, leur organisation sociale et leur religion. La civilisation occidentale est donc le résultat d'une assimilation de ces deux cultures. La culture des groupes migratoires était asiatique³.

Ces formations furent transportées en masse, comme une partie définie de certaines cultures, de mondes inconnus dans un monde connu. Leur histoire n'existe pas. On ne connaît⁷ d'eux que des fragments éparpillés d'auteurs classiques qui ont tenté de donner un aperçu de leurs rapports avec Rome. Leur propre littérature et leurs traditions furent transmises oralement⁴, et seulement plusieurs siècles plus tard furent

notés par écrit. Ces récits, après la fin du 18ème siècle, furent rejetés par les historiens modernes en raison de ce qu'ils les considéraient dépourvus de valeur.

Le 19ème siècle rélegua ces mouvements du point de vue du temps et de l'espace aux derniers limites de vraisemblance. L'empire d'Attila, plus puissant et plus vaste que l'empire de Rome, fut soudainement réduit par nos contemporains à une conception géographique de l'Hongrie moderne⁵. Cependant, les rapports de l'antiquité sont différents:

“La race des Huns, jadis enclavée entre des montagnes inaccessibles, se leva dans une rage subite contre les Goths et les culbuta dans un grand désarroi de leurs vieilles demeures”, écrivit Orosius⁷ . . . “Hunos . . . qui prius in ultima Maeotide inter glaciam Tanaim et Massagetarum inmanes populos habitaverunt” (Isidorus, *Etymologiae*, IX, 2, 66).

“Le peuple des Huns, peu connu dans les annales anciens, qui habitent au delà de la mer de Maeotie, près de l'océan glacial . . .” (Ammianus Marcellinus, XXXI, 2, 1). “En ce temps (376 A.D.), les barbares tombèrent sur les Scythes qui habitent de ce côté de l'Istrie. Cette tribu, jadis inconnue, parût soudainement. Le peuple portait le nom de Huns. On ne sait d'où provient leur nom, sinon que d'un clan Scythien de rois . . . Ils passèrent le Bosphore du côté de Cimmérie, éclaboussés par la boue du marécage de Tanaïs” (Zosimus, *Hist. eccl.* IV, 20).

“Les Huns ne savaient rien d'un monde de ce côté du marais . . . Ils traversèrent le grand marais” (Jordanes, 24). “. . . du pays de Maeotis éloigné, qui se trouve entre le Tanaïs gelé et le grand peuple de Massagetas . . .” (Hieronimus, *Epist.* LXXVII, 8, Sidonius Apollinarius, *Carmen*, II 249); et Hieronimus (*Epist.* LX, 16) savait que les Huns arrivèrent du Nord. Claudius Claudianus (*In Rufinum*, I, 320) dit qu'ils habitaient vers les limites de l'Est, au delà du Tanaïs gelé, dans le Nord, et les comparait aux Centaures. D'autres auteurs notaient que les Huns, pour ainsi dire, vivaient à cheval⁷.

Ainsi les contemporains nous fournissent des indications géographiques sur la demeure originaire des Huns. Ils habitaient près d'un océan glacial, derrière une chaîne de montagnes et d'un marais énorme. Tous les auteurs savaient qu'ils habitaient au delà du glacial Tanaïs qui s'étend des marais de Maeotie. Ils aboutirent enfin à la frontière de l'empire romain sur l'Istrie. De ce fleuve, Ammianus Marcellinus dit . . . “une agglomération de peuples inconnus déplacés de leurs demeures par une violence soudaine, se trouva ramant sur le fleuve Istrie avec leurs familles”. Au commencement, cette nouvelle fut méprisée puisque les faits de guerre de ce région, on les apprenait seulement quand ils étaient finis ou localisés”. (XXXI, 4, 2, 3). Ce rapport est surprenant s'il concerne le Danube d'aujourd'hui.

Ce tableau nous pose deux problèmes, pourvu que nous acceptons les historiens contemporains comme s'ils étaient des intelligents chroniqueurs qui prirent soin de ne noter que la vérité. Le premier problème est celui de la situation géographique et des distances; le second, celui de la toponymie (place-noms).

La situation géographique nous fut transmise, d'une façon précise. Cependant, les rapports ne mentionnent pas les confins de l'Europe et des steppes de l'Eurasie ni la moindre partie de son étendue totale. Si nous examinons la carte topographique de l'Asie, l'endroit indiqué par les anciens s'éclaircira à nos yeux. Notre expérience actuelle pour juger la toponymie nous empêche d'accepter sans réserves les récits des auteurs de l'antiquité et nous forcent à tenter leur rectification et, même parfois, à rejeter complètement la plupart de leur contenu.

Il fut décidé au 19^{ème} siècle que l'onomatologie de l'antiquité devait être localisée à l'endroit où les noms des places se trouvent après l'an 1000 A.D.; c'est-à-dire, à cette période de l'histoire bien connue, quand les migrations s'arrêtèrent, sans tenir compte des migrations précédentes qui changèrent la grande partie de la toponymie européenne. Les vagues différentes des populations migratoires parlant des langues distinctes favorisèrent la formation d'un nouveau vocabulaire de toponymie qui changea complètement les désignations latines.

Nous connaissons déjà que les groupes migratoires qu'arrivèrent en Europe supplèrent les langues locales par leur propre vocabulaire. Nous sommes d'avis que les vocabulaires toponymiques qui remplacèrent les vocabulaires latins, appartenaient également à ces groupements. De même, les villes américaines portent à présent des noms dérivés des dénominations des anciennes patries: Espagne, Angleterre, Allemagne, France, Pologne, etc.

Le dernier savant familiarisé avec ce problème et qui l'approfondit, fut Stephanus Byzantinus. Son lexicon géographique *Ethnicon* nous est parvenu par l'épitomé d'Hermolaeus dédié à l'empereur Justinien. "Presque chaque article de l'épitomé, contient une référence à un écrivain ancien réputé comme autorité capable de fixer le nom de l'endroit, tel qu'il a été recueilli des fragments survécus; les oeuvres des auteurs de l'antiquité contenaient, en outre, un grand nombre de détails intéressantes sur la topographie, histoire, mythologie, etc... De cette façon ce travail... fut... un dictionnaire précieux de géographie"⁸. Il paraît que les noms de toutes les villes de l'antiquité furent d'une origine ethnique, et nous ajouterions, ce sont des noms de tribus. Ces noms, dans la plupart de ces articles, possèdent cette caractéristique: le domicile onomatologique se trouve non dans une seule mais dans plusieurs places. Les auteurs qui nous citons ne sont que très rarement des contemporains. Il y en a qui, comme Pline ou Strabo, se bornaient à faire des compilations en se servant des sources les plus anciennes, raison pour laquelle les noms des places seraient de très ancienne origine. De toutes ces recherches se dégage un argument logique, soit, que les noms des places furent établis dans des placements différents et dans des périodes également variées. Nous estimons ce phénomène comme un résultat des mouvements migratoires, et de là, la certitude que les tribus pour se déplacer suivaient invariablement l'une des voies géographiques qui ont été utilisées pour l'exode de la steppe: de l'est de la mer Caspienne vers l'Iran, Syrie et l'Egypte; par le Caucase, vers l'Asie Mineure; par le Danube vers la Grèce et l'Italie ou l'Europe Centrale jusqu'à l'Espagne et l'Afrique. Ces voies ne changeaient pas comme l'indique la géographie⁹; On voit que les mêmes noms réparaissent sur ces routes, en dehors de la distance ou de la direction. Une recherche plus approfondie nous montrera que ce phénomène était pour la plupart d'origine contemporaine, mais nous regrettons de n'être pas à même de nous arrêter à ce sujet.

Bref, nous pouvons dire que les grands cataclysmes de l'histoire, cause des mouvements migratoires, sont les responsables des nouveaux noms qui apparaissent au delà de la ligne que nous désignerions comme une frontière au sud de l'Eurasie, comme le note Cosmos Indicopleustes "que si l'on tendait une corde partant de Tzinitza (Chine), traversant la Perse et aboutissant à l'empire romain, elle arriverait à diviser exactement l'univers en deux moitiés"¹⁰. De sorte que la présence de nouvelles

tribus servirait à refouler plus loin les habitants des autres tribus installées dans les villes conquises et qui, en émigrant, auraient transféré leur toponymie quelque part ailleurs — toujours dans le cadre donné par le croquis topographique. (Fig. 1). L'emploi des mêmes toponymies, en conséquence, ne servirait pas à désigner la même place géographique, mais plutôt un domicile déplacé de la même tribu; dans le même sens que la ville d'Alexandrie fut fondée partout par des Macédoniens.

Donc, les contradictions qui furent déjà notées par les anciens — Polybius, Strabo, Pline, *Geographi graeci minores* et Stephanus le Byzantinus (entre autres) — ne seraient pour la plupart que des erreurs des historiens qui recueillirent et rassemblèrent des faits devenus surannés lors du changement de leur placement géographique.

Nous pouvons le démontrer, en citant quelques noms de l'histoire des Huns. Ammianus Marcellinus emploie deux noms: le Danube et l'Istrie^{10bis}, et d'après ce savant, il semble qu'ils ne désignaient pas toujours la même chose. Istrie était un nom éloigné qui s'appliquait aux régions dont les nouvelles n'atteignaient guère l'empire. Ce n'était pas le Danube de nos jours qui débouche dans la mer Romaine et le lac Byzantin, la mer Noire, plus petite et mieux navigable que la Méditerranée. Dans l'oeuvre de Stephanus Byzantinus nous trouvons l'Istrie en Ione; Istraina dans la mer Persane ainsi qu'une population d'Istrie en Europe, appelée aussi Tauri ou Tauricus. Le même nom était connu en Crète, au Pont et en Italie¹¹. Isidorus de Seville trouva dans le matériel dont il se servait que: "Istrorum gens originem a Colchis ducit (Étym. IX, 2, 83). Si nous faisons confiance aux historiens anciens plutôt qu'accepter l'information citée précédemment; — c'est seulement notre ère qui changea sa valeur — plus après, nous verrons que c'est un des noms migratoires.

Stephanus Byzantinus "Danubius, vel Danusis, Ister fluvius, olim Matoas dictus ex quadam calamitate quae Scythia accidit. Matoas enim graeci dicitur *asis*, id est limosus quod saepe transeuntes nil malipassi sunt..."

Danube est un nom dérivé sans aucune doute de l'Iranien (Ossatian, Alanic); dont la racine est *don*, descendant directement d'une autre transcription Tanaïs, ou le Don de nos jours¹². Cette origine iranienne est décidément appuyée par l'utilisation par les grecs du nom *asis*, qui semble être lié au grand mouvement migratoire du second siècle avant J. C. des As-Asi-Asiani¹³.

Maintenant, examinons le nom Tanaïs. Il est dérivé de la racine iranienne pour l'eau. L'étude des classiques le place sur le Don¹⁴. Cette rivière qui traverse la mer de Byzance aurait dû être aussi bien connue et transitée que le Nile ou la Rhône¹⁵.

Bien plus tard, Constantinus Porphyrogenitus savait que Tanaïs débouchait au Maetie Lakte, dont la description parmi les noms placés vers la mer d'Azov, semble désigner un autre endroit. Auparavant, Curtius (second siècle A. D.) est mentionné comme identifiant Iaxartes et Tanaïs¹⁶.

Les historiens arabes appelaient le fleuve Volga Tanaïs¹⁷.

Étymologiquement Tanaïs veut dire l'eau, comme le nom Ra (Gr. Rha) le signifie en finnois. Quand le pays fut peuplé par les finnois, Ra désignait ordinairement la rivière Volga(?)¹⁸. Il n'est pas possible de donner une date précise pour ce rapport. Nous verrons plus tard qu'avec l'arrivée des Turcs, la Volga sera dénommée Atil. Derrière les mouvements

migratoires, les noms changent; la toponymie d'avant-veille est transférée — l'iranien-don (l'eau) devient le nom Don, Dnieper ou Danube, soumis aux changements linguistiques du son subordonné aux mélanges des différentes langues. La confusion pour le placement exact des toponymies des arméniens et des arabes effectuée par les historiens classiques, ne doit être point considérée comme ignorance. C'est plutôt le résultat du manque de date précise des sources. Ces ouvrages étaient pour la plupart, des compilations qui mentionnaient des places, c'est-à-dire, leurs noms, sans se référer à l'endroit même où elles se trouvent actuellement, au cours de ces travaux.

A l'unanimité, les auteurs du quatrième siècle déclarent que Tanaïs était une rivière éloignée du Nord. Lorsque nous essayons de retracer un fleuve dans la topographie de l'Asie, susceptible de diviser les régions de la mer Arctique de celles du Sud, traversant en même temps des marais infranchissables, nous ne retrouvons qu'une seule se rapprochant à cette description, mais il se trouve très éloigné des frontières connues par l'histoire. Plus tard, nous reviendrons sur cette question.

Un autre nom à examiner est celui de Palus Maeotis. Ce nom fréquemment employé par tous les auteurs anciens, est formé d'une description et d'un nom propre. Stephanus Byzantinus mentionne un peuple nommé Macotidi. *Palus* veut dire, sans doute, un marais.

La mer d'Azov était bien connue par les commerçants grecs, et les géographes comme Strabo, ressortissant de cette région ainsi que par d'autres écrivains byzantins. La mer n'est pas située dans une dépression qui pourrait être la source de quelques marais; au contraire, ses rives s'élèvent vers l'étendue de la steppe sèche. En outre, les nomades errants de cette steppe qui desservaient le commerce des villes grecques de l'Euxine, étaient favorisés par des conditions très propices pour le contourner, en venant de l'Est. La légende persistante de la piste animale à travers le marécage, dont nous ne doutons pas l'existence, n'aurait pu surgir sans être liée à un événement de caractère épique ou de la nature suivante:

En supposant que les auteurs anciens se servaient d'un terme descriptif pour lui assigner une valeur juste, nous tenterons d'y trouver les conditions topographiques, source de ce nom. La mer la plus proche à celle d'Azov, est la mer Caspienne. La débouchure du Volga, au nord de la mer Caspienne, sur la steppe proprement dite, se trouve dans une vallée prononcée, au dessous du niveau de la mer. La mer, elle-même changea son niveau fréquemment²⁰, en découvrant des vastes terrains de la rive; ces caractéristiques créent des merveilleuses conditions pour un terrain marécageux. Les mers de l'antiquité n'étaient désignées que très rarement par un nom particulier à la région entière; plutôt des parties de la rive auraient des noms séparés, employés de temps en temps, comme terme générique pour le tout. Ainsi la rive opposée à la mer Caspienne, s'appelait Hyranienne, signifiant parfois "Caspienne"²¹.

Or, il se dégagerait que pendant une certaine période, les bords de la dépression au nord de la mer Caspienne pouvaient porter le nom de Palus Maeotis. La difficulté ici est celle de sa formation topographique. La forme de cette dépression s'oppose en forme définitive à la théorie d'un passage à travers le marais, qui nous fut léguée par les traditions de plusieurs groupes migratoires et qui, d'autre part, ont été acceptées par les écrivains de l'Ouest de ce temps. En tant que nous ne décidons pas que

nous connaissons l'histoire mieux que nos sources, nous sommes obligés de nous baser sur les données qui nous sont parvenues.

La dépression au nord de la mer Caspienne suit la rive, forme un croissant dont les deux bouts tournent vers le Sud. Les nomades, qui d'après nos renseignements, avaient une connaissance du terrain nécessaire à leurs incursions, n'auraient jamais trouvé indispensable la traversée du marais, s'ils pouvaient suivre le bord de la steppe, ou si le marais devrait être traversé dans le sens de la longueur. De plus, le Volga n'a jamais été considéré un fleuve gelé, ou différent dans ce point aux autres rivières européennes. Sa description semble indiquer distinctement qu'il gela aussi bien que les autres rivières de la mer Pontique ou Caspienne.

Il faut tenir compte, également, de ce que la rivière Ister, bien connue par Ammianus Marcellinus, était si éloignée du centre de l'empire, que selon lui, les nouvelles émanant de son territoire, rarement atteignirent les centres européens. Ce rapport la place très au delà du Danube de nos jours, qui n'était éloigné de Rome et de Byzance que de peu de jours pour un courrier monté²². et à une distance plus grande que n'importe quelle autre distance comparable de l'Europe.

Pour mettre à la place ces noms avec leurs descriptions topographiques, à une distance qui pourrait être confirmée par les témoins des événements contemporains, il serait nécessaire de trouver plus de faits communs à notre problème. Quelques possibilités peuvent être suggérées comme des indications afférentes au problème complexe des mouvements migratoires.

Les origines asiatiques de l'empire d'Attila ne laissent aucune doute. Leur identification avec le Hiun-Nu des Chinois qui fut suggérée déjà au 18ème siècle ne peut pas être acceptée²³. Pour cette raison il n'est pas possible de localiser le plus puissant empire du premier millénaire, organisation qui dura quelques générations²⁴, en le plaçant dans un territoire assez indéfini, sur les frontières de la Chine ou le Chozem de la mer d'Aral de nos jours²⁵, où les rives de Pont qui forment les limites du monde classique, ou bien en Europe proprement dite. Les rapports entre leurs structure sociale et les différentes organisations politiques²⁶ éveillent certaines affiliations, mais nous ne pouvons pas les placer avec exactitude. Les sources classiques ne sont pas les seules qui nous font connaître l'histoire des Huns. Altheim réalise une analyse de leurs antécédents sociales et culturels, et se sert des sources de la distante Rome avant et de préférence aux sources directes, découlant des traditions populaires. Les épopées et traditions germaniques, sans mentionner les sources hongroises, ne sont certainement pas une *creation ex nihilo*, mais elles sont dignes de confiance, du moment qu'elles sont basées sur des faits indubitables.

L'esprit humain, ne crée jamais du vide, mais il emprunte des formes déjà connues qu'il adapte et moule, pour ainsi dire, se servant des changements et variations. Shakespeare et d'autres esprits créateurs ont manié un matériel popularisé en lui donnant, cependant, une nouvelle forme et un nouvel esprit.

Les événements historiques connus, légués par les traditions germaniques témoignent que la plus importante, ou même la seule de valeur, est celle ayant trait aux Huns²⁷. L'oeuvre éminente du Professeur Vernadsky a déjà établi que les Germains habitaient plus à l'est où ils restaient pendant des périodes plus prolongées qu'on ne le croyait auparavant²⁸. Les Huns étaient quelque part en Asie avant l'année 376, et formaient un

grand empire avec un haut degré de civilisation. Les descriptions contemporaines les représentent en mouvement, dépourvus des caractéristiques particulières aux civilisations sédentaires. Cependant, ils étaient bien familiarisés avec les villes, voire les villes fortifiées. Leur art militaire et tactique comprenait des engins de siège très développés²⁹. Les fortifications de l'Europe ne pouvaient pas leur résister. La seule résistance possible était l'intervention ou la prière d'un pape ou d'un évêque d'épargner une ville et ses habitants. On sait que ces prières étaient respectées, ce qui témoigne d'un haut degré de tolérance et de compréhension pour l'élément spirituel et religieux, presque sans pareil dans les annales historiques³⁰.

Pour les historiens byzantins, les villes étrangères n'étaient pas intéressantes par rapport à la structure compliquée de leur propre capitale; cependant Priscus qui visita les quartiers temporaires d'Attila nous renseigne sur les traits originaux de l'ensemble et la régulation minutieuse de la vie qu'ils menaient.

Dans la vaste steppe, dépourvue d'arbres et de pierres, s'élevait la capitale, et nous ignorons la raison du choix d'un emplacement aussi extraordinaire; avec des matériaux apportés de loin les Huns érigèrent des bâtiments imposants. Il est évident que si la forme de leur capitale intéressa un personnage byzantin de qualité, qui les rapporta en termes flatteurs, il y avait de quoi être frappé. Il est probable que la mention d'un bain bâti par un Romain en pierre³¹, n'était qu'un effort de sa part visant à sauver son amour propre par la mention d'une contribution romaine à l'architecture bizarre d'une ville hunique avec ses palais et ses fortifications. Le fait que les Huns désiraient avoir une maison de bains et la commandèrent, nous prouve leur intérêt, non seulement pour la maintien de leur propreté personnelle, mais aussi par le confort indiqué par un pareil bâtiment. C'est contraire à la description d'Ammianus Marcellinus (XXXI, 2,2-11) qui observa lui aussi une horde hunique en action et parle d'elle comme s'agissant d'un spectacle peu cultivé. Tout cela ratifie l'idée de ce que les Huns jouissaient d'un patron de vie assez développé, compte tenu de leur connaissance avancée des engins de siège et des problèmes mathématiques connexes.

Leur emploi des pierreries³² est aussi une preuve de leur art industriel. Il s'ensuit que les Huns avaient accès à des joailliers habiles et capables de produire des ornements comme ceux qu'ils possédaient. Nous savons aussi qu'ils avaient des vases sacramentaux en or (Priscus, *Fragm.*), et qu'ils imposèrent un tribut d'or à Rome³³. Il est évident que l'appréciation de la valeur symbolique de l'or pour les Huns ne peut être pas bien saisie de nos jours; sans doute, cette prédilection aurait dû être développée dans leurs lieux d'origine. En conséquence, il faut chercher leur ancienne patrie dans les régions où ces matériaux précieux s'y trouvaient. En Asie, les seules sources de l'or sont à l'extrême nord³⁴. Les seules mines de pierres précieuses connues de l'antiquité sont celles de Beluchistan³⁵. Les Huns n'atteignirent jamais ces parages ni leurs alentours, ce qui leur auraient permis de fournir leurs magasins. Les auteurs de l'antiquité, savaient que les meilleurs endroits où ces pierres précieuses pouvaient être obtenues se trouvaient en Scythie et en Asie³⁶. On trouve toute sorte de pierres précieuses en forme de dépôts géologiques au nord de l'Asie, et ceci prouve que les habitants de ces régions, pouvaient s'en servir³⁷.

Maintenant, nous considérons que le centre de l'Asie, au nord de la

longitude 50° Nord, n'était pas un désert, une toundra, comme dans nos jours. Il y a pourtant des indices directes et indirectes que les choses ne se sont passées toujours ainsi.

Les grandes migrations du quatrième siècle après J. C. seraient le résultat logique des grands cataclysmes qui bouleversèrent la vie d'un grand nombre de peuples ainsi que leurs organisations politiques. Ces révolutions qui forcèrent les peuples à se déplacer et à chercher d'autres demeures, auraient pu être, des tremblements de terre ou le besoin d'un changement de climat³⁸.

Des nations innombrables quittèrent soudainement leurs domiciles. Le grand empire d'Ermanarich, roi des Germains, fut écrasé par les Huns en mouvement. Les Goths et les nations germaniques étaient en train de chercher des pâtures plus fécondes. Les grands mouvements du second siècle avant J. C. furent renouvelés dans le quatrième siècle après J. C.³⁹. Ce dernier fut, sans doute possible, le résultat d'un change de climat. Ses premières manifestations peuvent être observées dans les vêtements des peuples de la Méditerranée. Les vêtements "tropicaux" des Romains se transformèrent après le quatrième siècle, en habits lourds et chauds dans l'empire de Byzance⁴⁰.

Les Germains s'habillaient en cuir lourd, ou avec des fourrures, vêtement traditionnel des territoires du nord-est, d'où ils venaient. L'origine orientale de leur accoutrement est irréfutable⁴¹. Plus tard, on a eu la preuve que toute la culture matérielle des Germains était purement orientale, en rapport avec celles de l'Iran, les Indes ou la Chine. A la suite des Germains, vinrent les Huns dont la civilisation matérielle ne peut pas être vérifiée par des faits archéologiques connus, ni peut être dissociée des objets connus comme germaniques⁴². L'espèce et la forme des objets susceptibles d'être attribués aux groupes migratoires du quatrième siècle après J. C., découverts lors des recherches archéologiques sur le continent de l'Eurasie, entre la Chine et l'Espagne, ne sont guère différents, ou ne le sont que dans la mesure que les objets issus d'une même culture, créés dans des centres distincts.

Toutes les caractéristiques attribuées aux groupes particuliers sont problématiques et temporaires; il n'y a point de signes d'identification ni des descriptions littéraires ou documents capables d'appuyer la vraisemblance de nos suggestions ou nos opinions. Les objets qui auraient pu être attribués au même atelier furent rencontrés dans des territoires très éloignés l'un de l'autre, à travers le continent entier, en tant que les dates sont très variées. L'Hongrie qui fut considérée jusqu'à présent comme le centre de l'empire hunique de courte durée, lors des découvertes des matériaux ne livra rien susceptible d'être attribué définitivement aux Huns.

A ce sujet, la seule chose vraie c'est que la culture matérielle des Huns comportait des formes communes aux Germains; du point de vue archéologique, elles sont tout-à-fait identiques, appartenant à un complexe connu sous le nom de cultures nomades de l'Eurasie⁴³.

Nous connaissons avec certitude que les Huns faisaient usage des pierres précieuses pour parer ses personnes et ses chevaux (Priscus, Excerpt. de Leg.). Toutes les trouvailles archéologiques de ce genre sont attribuées aux Germains, nonobstant le fait que nulle source littéraire nous a transmis une description de richesses comparables à celles d'Attila (Jordanes, 48). L'avis de Priscus dans le sens que ces trésors furent acquis par des procédés de brigandage est évidemment une interprétation

contemporaine, du moment que personne ne connaissait pas exactement le lieu d'origine des Huns et de leur culture; les objets qu'ils possédaient éveillaient l'impression d'autres horizons historiques. Il est fort probable que les Huns provenaient des pays riches en or et en pierreries qui ne se trouvaient pas dans la région située, d'après notre avis, entre le Palus Maeotis et Byzance. Il faut ajouter que l'existence de bijoux et d'or à Byzance, reste un énigme de premier ordre, puisque nous ignorons les sources des matières premières, dont l'importation semble problématique.

Les habits des Huns nous sont connus par la description d'Ammianus Marcellinus (XXXI, 2, 5-6). Ils s'habillaient avec des étoffes de toile, et cela signifie une culture du lin, aussi bien que de la agriculture. L'utilisation de la peau de rats sauvages pour leurs habits, indique, encore, un milieu agricole, déduction appuyée aussi par leur usage des peaux de chèvre. Leurs bottes molles seraient un indice des chaussures de feutre, et suggèrent l'élevage d'animaux⁴⁴. Si leurs chemises tombaient de leurs dos, comme Ammianus Marcellinus nous le rapporte d'après ce qu'il a vu, c'était dû certainement aux conditions de guerre — ceci arriva à d'autres armées, même pendant la dernière guerre. Ce qui est certain, c'est que la possession de toile témoigne d'une vie paisible dans les villages et les villes visités par Priscus. Une vie nomade excluerait la possibilité d'une culture du lin — les nomades étaient habillés de peaux et de fourrures, de laine et de feutre, des animaux qu'ils élevaient⁴⁵.

Une conclusion logique sur ce point nous porte à déclarer que les Huns dans leur ancienne patrie, menaient une vie plutôt sédentaire. Ils apparurent à l'ouest comme des émigrants dans leur propre pays et ils furent décrits ainsi dans un milieu étranger et, en mouvement. Nous considérerions par analogie, la description des premiers immigrants américains comme les émissaires d'une culture contemporaine et européenne et l'image de la vie en Europe. Or, il ne faut juger la description des Huns migratoires comme s'il s'agissait de leur lieu d'origine et de leurs moeurs ordinaires.

Nous avons déjà suggéré, que la toponymie de l'histoire des Huns, désigna des endroits successivement différents. Le travail scientifique du 19ème siècle, siècle positif, révisa tous les auteurs anciens afin de dresser un tableau stable pour l'histoire, qu'ils considéraient de parti-pris, comme une matière immobile. Il s'ensuit que tout ce qui n'était pas stationnaire fut réputé faux et équivoque. La matière n'est ni statique ni fondamentale, elle se compose de forces changeables et puissantes; l'histoire est une matière dynamique et mouvante. Les témoins des événements anciens, les vieux historiens, ne devraient pas être déclarés faux ou stupides; ils doivent être examinés sous la lumière de leurs propres témoignages, ou sous la lumière des événements qu'ils rapportent, même quand leurs exposés sont incomplets ou partiels.

A la rigueur, il nous faudrait établir quelles sont les conditions actuelles qui leur correspondaient — dans ce cas-ci, il faudra nous remettre à Palus Maeotis — un marais large et infranchissable, où d'un côté habitaient les Sarmates, les Goths et d'autres peuples, tandis que de l'autre se trouvaient les Huns (Jordanes, *Getica*, 5). Ce marais fut infranchissable pendant plusieurs siècles. Dans l'histoire arriérée des Goths, ils l'ont traversé, comme Jordanes le dit: "Lors de leur première migration". Ensuite, pendant longtemps, point de relations entre les régions, des deux côtés du marais⁴⁶.

Il se peut que cette référence à la première traversée du marais se rapporte à une autre période de grands mouvements migratoires du second siècle avant J. C. Ce problème reste encore à être étudié.

Quelque temps avant le grand mouvement des Goths, le marais aurait dû sécher de nouveau, ce qui permit la traversée des Huns.

Dans son excellent livre, Lukman⁴⁷ démontre que l'âge héroïque de la poésie germanique fut celle de sa lutte contre les Huns, et que cette période fut de très courte durée, un peu plus que celle du pouvoir d'Attila. La puissance des Germains qui s'étendait jusqu'aux Indes, la Perse et même la Mésopotamie fut écrasée. Les premiers poèmes épiques écrits par les Germains, ultérieurement perdus, décrivaient leurs rapports avec ces régions⁴⁸.

Le placement géographique des Huns peut être fixé, au delà du territoire germanique, à travers le marais qu'ils traversèrent pour apparaître à l'horizon historique. Leur expansion aida aussi celle des noms, dont la preuve la plus saillante est le nom d'Attila. Ce nom est bien familier, mais son origine et son étymologie n'ont pas encore été découvertes. Attila est une transposition du nom d'un chef hunique en langue européenne de l'ouest. En langue germanique et les langues de l'est, le nom était transposé de différentes façons — d'ordinaire, parallèlement. Les légendes germaniques adoptent les formes suivantes: Athiel, Eadgils, Etzel, Adil, Athil⁴⁹. En hongrois, nous obtenons des prononciations semblables: Atyla, Ethela, Etele, Etzel⁵⁰. Dans les deux groupes, ces prononciations ont des variations orthographiques fréquentes que nous ne jugeons pas nécessaire de reproduire ici.

Le nom Etel est connu comme toponymie dans le pays des Turcs. Constantinus Porphyrogenitus⁵¹ connaissait un pays Atel-Kouzou, et une rivière Etel de la région occupée par les Turcs. Cela veut dire que le nom correspond à un fleuve, coulant de l'est au nord-est, au delà du Volga — et nous le considérons comme un nom légué par les Huns. Ceci n'est pas une solution linguistique et il ne nous appartient pas de l'entreprendre. Par l'instant le problème ne peut être exposé que dans des termes tout-à-fait généraux.

L'ancienne littérature est pleine de traditions qui donnent des noms propres, en particulier, aux rivières. Stephanus Byzantinus nous fournit un grand nombre de noms qui sont devenus des toponymies. Par la mythologie nous apprenons comment le nom d'un héros ou du fondateur d'une dynastie devint le nom d'une tribu ou d'une nation. C'est vraiment cela ce qui se passa en Orient. Ainsi l'hypothèse de la transposition du nom Attila-Etel-Ityl devient probable et logique. Dans un résumé de l'histoire turque, Constantinus Porphyrogenitus (38,30) rapporte avec précision que les Turcs émigrèrent de la région Atel-Kouzou. Plus loin, il donne l'orthographe du nom Etel (40,24), le premier est celui du pays, et le second d'une rivière. Les Turcs suivirent les Huns immédiatement. Constantinus, citant des sources byzantines aurait pu dénommer le pays occupé par les Turcs d'un nom sous lequel il fut connu avant cet événement.

Moïse de Khorezm, un contemporain des Huns, écrivit: "Scythie est le pays des Turcs; il s'étend de la rivière Athil au mont Imaus"⁵². Il suffit de signaler que derrière les Huns et la rivière Athil se trouvaient les Turcs, qui plus tard avancèrent vers l'ouest.

“Durch die ganze primitive Denken zieht sich die enge verknüpfung des Names eines Dinges, Tieres, oder Menschen mit Seelenhaften. Psychologisch gesehen, bildet der Name den Reiz, der die Vorstellung des Objectes auslost. Das Landbild führt nicht nur zum optischem Bild, sondern es setzt den ganzen Zusammengegang von Bildern und damit verknüpfen Vorstellungen in Bewegung. Dieses ganze Konglomerat verschmilzt zu einer Einheit, die als etwas Geistiges empfunden wird und an der Sache, oder der Person zu haften scheint, die durch ihren Namen aus den übrigen herausgehoben wird”⁵³.

Ceci explique pourquoi les peuples nommaient leur nouveau pays, après leur migration, du nom de leur ancienne patrie. Ils la considèrent comme une possession précieuse. Sans partager les idées de l’auteur qui tente de prouver, comme le font beaucoup de savants, à quel point toutes les traditions étaient fausses, nous pouvons mentionner aussi qu’il a existé une ville d’Ethelbourg. Nous ne savons plus où elle était située. De même, Buda, le nom du frère d’Attila et son co-régent, fut donné à une ville⁵⁴.

C’est une collection de faits qui devrait être considérée à l’occasion de toutes les recherches futures. Nous pouvons ajouter le nom d’une ville hunique de Moïse de Khorezm: Varhatchan⁵⁵. Son emplacement et étymologie sont encore inconnus et doivent être élucidés. Mais plusieurs faits sont étroitement liés au problème. Jordanes, (52) certifie à l’origine hunique du nom. Ils appelaient dans leur langue le fleuve Danaper-*Var*. Danaper dérive étymologiquement de la racine iranienne don-eau, de la même façon que Tanaïs⁵⁶. Ceci montre comment les toponymies changèrent suivant le langage des peuplades qui arrivaient à la région.

Nous ne fouillerons pas le texte de Jordanes. On a dit qu’on ne peut pas trop s’en fier — il ne s’adapte pas assez à nos connaissances ou opinions actuelles. Mais si nous tâchons de localiser la topographie de Jordanes (IV-VII), en commençant par Macotis-Vashugana, marais sur le fleuve Tanaïs-Ob, l’entière description géographique, deviendra plus claire. Il est possible qu’elle nous aide à envisager l’antiquité avec les yeux des historiens contemporains sur les événements, au lieu de projeter nos conditions actuelles vers le passé, en moulant ce dernier dans le cadre des limites dont nous devons nous servir à présent.

Retournant à la racine *var*, une des deux en langue hunique reconnue comme telle par des auteurs contemporains, elle ne nous semble point être exclusivement hunique⁵¹.

Les peuplades parlant une langue indo-européenne arrivèrent du nord à une date inconnue. Les premières populations ont rencontré un climat sec, de steppe; mais ensuite leur langue acquiert un nombre de mots communs au climat humide et marécageux du continent⁵⁸. Les indo-iraniens auraient pu venir également des régions arctiques⁵⁹; les Achæmenidains et les Parthes descendirent du nord à l’Iran. Ils y transportèrent leurs dieux, et parmi ceux-ci Verethraghana-Varuna, le dieu de la guerre qui fut très puissant; d’autres dieux avaient la même racine dans leurs noms⁶⁰.

Beaucoup de mots iraniens contiennent la même racine, ce qui arrive aussi avec l’arménien, où le titre de prêtre du feu est distingué de l’iranien pour l’emploi de ce nom⁶¹. Après les Huns, beaucoup de noms turcs renfermaient la même racine⁶².

Borysthenes-Varu-stana⁶³ semble indiquer plutôt une origine iranienne transportée à l’ouest par la population iranienne; plus tard les Hongrois introduisirent la même racine dans maintes noms de la région du Danube⁶⁴.

Le professeur Altheim eut la bonté de m'indiquer la présence dans Avesta⁶⁵ du mot *var*, qui apparaît dans la langue grecque des temps helléniques sous la forme Bavis, et *bav* en arabe signifie un bourg ou un château. Il mentionne des sources qui l'emploient comme le nom d'une cité⁶⁶. Stephanus Byzantinus connaissait une ville nommée Bavis. Un conquérant célèbre de l'Asie centrale, ennemie toutanien de l'Iran, qui vint du nord-ouest, fut le roi Abruï-Avarič, nommé par certains auteurs arabes (B) Variz; d'où Abar, Avar, varič (vereg?)⁶⁷.

Cette simple énumération de sons identiques, employé surtout pour les noms propres, nous permet d'assurer que ce phénomène fut particulier à chaque vague des mouvements migratoires successifs, venant du nord-ouest vers le sud ou l'ouest du continent eurasiatique.

La ville hunique située au nord, n'était qu'un exemple d'une longue chaîne, ce qui est suffisant pour l'étude présente; ce rapport établit, notamment, que le nom exista dans les régions au delà des territoires qui furent décrits par l'histoire moderne. Il semble avoir été transmis d'un groupe de langues à un autre groupe, et ensuite, porté plus loin, par chaque groupe dans leurs migrations successives.

De *var* et de sa toponymie dérivative, nous apprenons des périodes datant du temps lorsque le nom fut transféré déjà dans des territoires nouveaux. Nous pouvons remonter son origine aux périodes qui précéderent ces mouvements migratoires. Il est bien possible que ce nom exista dans les régions où les mouvements s'originèrent.

Ceci peut être considéré comme un des cas nombreux ou, malgré la faute de sources historiques directes, on peut, néanmoins, retracer son existence certaine; une méthode, qui comblerait les lacunes très vastes de notre connaissance actuelle des faits.

Varhatchan se compose de *var* et *hatchan*. D'après Monsieur le Professeur Altheim, il serait difficile de trouver dans la seconde partie le mot *gagan* - khakan. Cette éventualité pourrait pourtant être envisagée; le mot est une transposition française d'un texte arménien, et les Arméniens le prirent d'une langue étrangère; il y a au moins deux changements de sons importants, chacun conforme aux lois régissant les sons de deux langues différentes. Sa reconstruction n'est qu'un problème linguistique. S'il veut dire "le château du roi (khan)", nous serons en face d'un mélange intéressant d'iranien et de turc qui peut-être ne doit pas nous frapper; l'autre mot hunique, *strava* est certainement d'origine iranienne ou slave⁶⁸.

Le sens exact et l'étymologie de ce mot devraient être éclaircis. Ceci dépendra de l'évaluation générale des rapports linguistiques qui sont fréquemment déniées ou ignorées, peut-être à cause du manque de ce que nous appellerions une vue à vol d'oiseau; une conception historique fondamentale, la seule possible, puisque les faits en notre possession sont trop fragmentaires pour permettre une reconstruction exacte.

Nous pourrions aussi faire une remarque importante pour les études des mouvements migratoires. Un élément culturel dont l'existence est signalée dans un certain territoire soumis à des migrations successives, ne veut pas signifier forcément un produit local. Il aurait pu être introduit et réintroduit constamment par des vagues migratoires et celles-ci, après s'être établies, effaceraient ou refouleraient un élément de cette sorte, qui serait réintégré lors d'une nouvelle incursion migratoire.

Bref, nous pourrions répéter que la racine d'un nom de la toponymie hunique, apparaît dans toutes les migrations successives pendant une

période de plus de mille ans, et émergeant des profondeurs de l'Asie. Nous avons signalé déjà que le nom Tanaïs aurait été transporté à l'ouest⁶⁹.

Le fait d'un changement de climat, nous permet de considérer les territoires peuplés d'une façon différente. Il ne faut pas se limiter à des régions habités actuellement, mais nous devons examiner aussi celles qui n'étant qu'un désert aujourd'hui pouvaient avoir été habitées jadis.

L'archéologie commença à ouvrir des nouveaux horizons à des recherches dont nous n'avons même pas soupçonné l'existence. La région entière à l'est de la Caspienne, entre l'ancien Iaxartes et Oxus, à présent Syr et Amu-Daria), qui étaient considérées comme un désert il y a peu d'années, nous livrèrent un matériel riche, en découvrant une région très développée dans le sens historique, possédant une civilisation urbaine⁷⁰. Les peuples germaniques ne sauraient guère se trouver à une grande distance de ce centre. Le professeur Vernadsky nous prouva qu'ils auraient dû s'établir pendant une longue période dans des régions éloignées de l'est⁷¹. Dans les temps historiques, Khorezm était toujours en rapport étroit avec la Russie de nos jours, circonstance qui a été bien prouvée par les auteurs arabes⁷². Géographiquement, il n'existe point de division entre les deux territoires. La seule que nous pourrions tenter serait vraiment arbitraire.

La région de Chorezm nous fournit l'évidence de rapports directs entre les Dravidiens et les peuples finnois⁷³. C'était un passage par lequel les aryens pénétraient dans les Indes; les Achéménides et les Parthes passèrent à l'Iran; les Kuschans et les Huns Hephthalites aux Indes; cette région était certainement enchaîné avec les migrations germaniques d'une façon qui devrait être encore étudiée⁷⁴. C'est un pont tendu entre la Chine, les Indes, l'Iran et L'Europe, dont l'existence n'était même pas soupçonné. Par son apparence même, elle devait changer beaucoup d'opinions d'aujourd'hui.

Les Huns s'étaient aussi établis dans cette région. Ils apparurent comme des Huns blancs (?) ou ephalites lors du grand déplacement hunique. Ils y restèrent près des Bactriens et les Perses⁷⁵. Il est évident qu'ils ne vinrent pas de la Hongrie de nos jours, mais ils furent une branche du mouvement principal vers l'ouest. Il est bien possible que leur chemin vers le sud se trouva gêné par la Perse Sassanide. Nous pouvons aussi supposer que les Huns cherchaient à s'établir dans des régions moins peuplées que Chorezm et pour cette raison se dirigèrent vers l'ouest à travers la steppe de l'Eurasie qui était dépeuplée.

La migration des Huns fut divisée par la mer Caspienne en deux groupes, l'un en direction à l'Europe, l'autre à Chorezm. D'où vinrent elles? Menechen-Helfen opposait, non sans raison, l'identification des Huns avec les Hsiung-Nu⁷⁶. Le grand rôle joué par Attila et les Huns dans la tradition germanique indique une liaison étroite entre les deux nations où nous apercevons une cohabitation dans les deux territoires adjacents. Cependant, nous pourrions placer les Germains bien loin à l'est sans toucher la Mongolie ou les Hsiung-Nu. En tout cas, nous ne pouvons point trouver un grand fleuve traversant les marais du côté de l'est de la steppe. Si les peuples germaniques étaient tellement éloignés vers l'est que les rives du nord de la Caspienne ne pouvaient pas représenter un obstacle physique capable d'arrêter leur expansion. Plus loin, dans les directions est et nord, nous retraçons une rivière et un marais. Le fleuve Ob coule entre l'énorme marais du continent eurasien, nommé à présent Vasyugane;

il est le seul qui puisse répondre à la description de Palus Maeotis, marais infranchissable traversé par une rivière glaciale du nord⁷⁷.

“Scythis igitur maxima terra est que Dentumanger dicitur versus orientem, finis cuius ab aquilonali parte extenditur usque ad nigrum pontum a tergo autem habet flumen, quod dicitur Tanais cum paludibus magnis... nam ibi abundant aurum et argentum, et inveniuntur in fluminibus terre illius pretiosi lapides et gemme”⁷⁸.

Cette vieille tradition hongroise s'accorde aux rapports des auteurs anciens et elle condense tous les rapports “légendaires” de toutes les sources orales transmises par des générations, y comprises les générations germaniques et hongroises. Le nom même des Hongrois indique leur origine hunogrienne⁷⁹.

Voyons donc, quels autres éléments du problème supporteraient l'hypothèse de cette résidence originelle des Huns? Pour commencer, nous chercherons quelque indication sur ce que la région du nord, au cours moyen de la rivière Ob, et son grand marais, auraient pu être habitée. Ensuite, nous examinerons ces régions pour tâcher d'y trouver des métaux et des pierres précieuses, puisque elles sont constamment mentionnés dans les descriptions des Huns⁸⁰, qui étaient un héritage des peuples germaniques qui ravagèrent l'Europe venant de l'est.

Les deux questions devraient être répondues affirmativement. À la rigueur, ceci ne formera qu'un croquis superficiel, puisque il n'y a point d'études détaillées à ce sujet et que nous ne possédons qu'un nombre infime de preuves suffisantes pour nous permettre de développer, d'autre part, notre thèse.

L'exploration archéologique de la Sibérie du Nord n'a pas encore été commencée. Au moins, les publications russes récentes d'archéologie ne mentionnent aucune expédition dans ces régions. Mais le récit d'un voyageur, prisonnier de guerre allemand de la première guerre, nous rapporte un fait intéressant lors de sa description, d'un territoire situé entre les fleuves Ob et Enissei⁸¹. L'auteur découvrit une chaussée pavée, signe d'une civilisation accomplie. Plus loin, il trouva une ville abandonnée. La trouvaille la plus sensationnelle, fut celle des ateliers de joailliers pleins de pots renfermant des pierreries. Ces ateliers furent les premiers trouvés dans n'importe quelle autre place archéologique. Kröger, parle, non seulement, de la rencontre d'une ville, mais donne aussi une bonne indication sur son âge probable. Au delà de cette ville abandonnée, il découvrit une tribu primitive qui possédait un calendrier généalogique qui datait de 2000 ans auparavant⁸². Nous pouvons noter que tous les archives et les traditions soi-disant “légendaires” des Perses, Germains et Huns, et plus tard des Mongols, commencent par une généalogie détaillée. Actuellement même, il y a des familles de l'Europe qui sont capables de retracer leur descendance de mille ans. Les études anthropologiques montrent bien d'exemples d'une vaste tradition en contradiction avec l'histoire, qui ne fait qu'examiner le passé dès son propre point de vue, l'adaptant à ses propres besoins et rejetant tout ce qui ne lui est pas utile pour ses thèses temporaires. La plupart de ces soi-disant sources de l'antiquité ne sont que des compilations, épurations, adaptations des réductions à épitomés qui, d'autre part, sont traitées comme la vérité même quand cela nous convient, ou sont rejetées si nous ne le comprenons pas, ou quand elles nous choquent ou nous froissent. Nous sommes enclins à considérer que la généalogie découverte par Kröger, notamment à l'atelier d'un

joailler et aux magasins de pierreries reflète à peu-près la date des grands changements dans la région de la ville déserte. L'évidence littéraire et actuelle en notre possession provient de régions qui ne sont pas les mêmes dont nous tenons compte au moment actuel.

On avait trouvé des bijoux en Europe et Syrie ou Iran, mais à ces endroits, malgré les nombreuses excavations archéologiques nous n'avons jamais reconstruit l'atelier qui les a produits. Et nous ne possédons point de rapports sur des découvertes de pierreries en forme primitive; les trouvailles étaient invariablement de pierres précieuses déjà montées et utilisées comme des ornements.

Il faut ajouter qu'aucun de ces territoires ne renfermait des pierres précieuses et que les formations géologiques qui les produisent se trouvent à une distance considérable⁸³.

Avec l'or, la même chose arrive. La disparition de ce métal de la Rome impériale est bien connue. Les romains n'avaient pas l'habitude de porter des bijoux⁸⁴. Selon la meilleure connaissance de l'auteur on n'a essayé jamais d'unifier les rapports des auteurs anciens quant à l'existence de l'or ou de minéraux susceptibles de se trouver dans les territoires désignés, sous un nom ancien, avec les formations géologiques de l'endroit auquel le nom est appliqué de nos jours.

L'Europe ne possède point de pierres précieuses, ni de l'or sur son territoire. Or, cela doit être une preuve suffisante de la nécessité de transposer ailleurs les noms des places anciennes où l'existence de minéraux semblables nous fut rapporté.

Les pierres précieuses de Scythie ne sont pas originaires de ce que nous appelons la Scythie (Russie du sud), puisque cette région en est dépourvue. Les Huns, dont on dit qu'ils portaient des bijoux et qu'ils décoraient leurs palais avec des pierres précieuses auraient pu fournir la soi-disante légende, s'ils étaient ressortissants des régions où ces pierres précieuses se trouvaient à l'état original.

Le récit de Kröger peut être complété par l'auteur de cette exposition, qui a collectionné toute sorte de pierres mi-précieuses dans la région de l'Oural⁸⁵.

Dans l'antiquité, la Sibérie était une source d'or. Par contre, il n'y avait pas de l'or aux Indes, malgré qu'elles étaient connues par ses richesses aux temps anciens⁸⁶. On ne trouve pas de l'or aux Indes, aujourd'hui. Les Indes de nos ancêtres devaient se trouver ailleurs.

La ville et la chaussée pavée trouvées par Kröger ne sont pas les seules traces archéologiques de la Sibérie du nord. Des plaques métalliques, avec la figure d'un centaure, furent découvertes aux bord de la mer Arctique, près du fleuve Ob⁸⁷. Nous ne discuterons pas la date suggérée par l'auteur de cet ouvrage. Nous devons abandonner l'idée que ces objets puissent dater du temps de leur découverte. Les exemples arabes et caucasiens⁸⁸ témoignent de l'ancienneté de ces trouvailles. Cependant des plaques métalliques avec des représentations de centaures provenant de Noin Ula, du premier siècle avant J. C. de Bactrie⁸⁹, et l'iconographie identique du trésor de Nagy-Szent, Miklos⁹⁰ fournissent la date du premier millénaire. La conception religieuse du Centaure-Gandarva date du temps de l'origine des religions indo-européennes, en Europe et en Asie⁹¹. Leur présence dans les régions que nous pourrions appeler comme archaïques du point de vue de la civilisation, est expliquée par le manque complet d'intervention culturelle du dehors. Il y a un nombre de cas con-

nus de manifestations préhistoriques qui existent dans ces jours, et leur origine et existence, n'ont pas de rapport avec le présent: ils devraient être classifiés et datés pour la période qui les créa. Également, il serait superflu de mentionner l'existence en Asie moderne des moeurs déjà décrits par Hérodote; du point de vue de l'usage des trésors et des objets des cultes religieux, notre propre culture n'a que trop d'exemples de longévité millénaire. Parmi des peuples primitifs dépourvus de moyens technologiques, la présence d'objets de l'espèce ne devrait pas être considérée comme surprenante.

La carte géographique des découvertes de ces plaques à l'effigie d'un centaure démontre qu'elles étaient originaires de la Sibérie. Au lieu de supposer que les plaques furent importées du sud et transportées vers le nord ou l'est, il serait plus simple d'avancer la théorie que ces objets parurent aux environs des régions de leur découverte, d'autant plus que toutes les suppositions concernant à leur origine du sud ne se trouvent jamais appuyées par les données de la période y afférente, quelle que soit elle. Si nous établissons comme point de départ cet argument, il faut procéder à une analyse de tous les matériaux en notre possession et poursuivre nos recherches dans la même direction, jusqu'à ce que nous ne nous heurtons à l'évidence contraire.

L'attribution de la conception religieuse de Centaure-Gandarva aux Huns est basée sur des sources littéraires anciennes. Une tribu habitait au nord de Bactrie, serrée à l'est par des montagnes, ou bien une nation nommée: *Phuroi*, *Phrunoi*, *Frurion*, *Funos*, *Thuni*, *Fauni*, *Thunoi*, *Unnus*, *Thymus*, *Temnos*, *Hunos*, *Tinus*, qui étaient identifiés comme les Huns⁹². Quelques uns de ces noms étaient affiliés aux Tochariens, qui étaient une des nations confédérées des Massagetas dans le Turkestan⁹³. Le noms différents du nom fournissent une preuve de ce que le nom a été transposé maintes fois, à partir du nom d'origine et en passant par des groupes linguistiques différents. Le phénomène le plus intéressant du point de vue linguistique est la transposition évidente du son étranger en *Ph*, *Th*, *F* — synonymes, dont l'existence quoique constatée, est souvent ignorée par les savants linguistes.

La transposition donnée par le mot *fauni*, est la plus intéressante à nos desseins. L'emploi de cette désignation d'un demi-cheval, demi-homme peut avoir été employée expressément; c'est une contrepartie de sources presque contemporaines chinoises qui désignent de la même façon une nation située à une grande distance, au-delà des marais, vers l'ouest et le nord⁹⁴.

Le culte asiatique commun et lié au cheval, est le responsable de ce symbole antrozoomorphe représentant des faunes ou des centaures gandharvas. Cette conception a survécu pendant très longtemps comme on le voit par l'identification d'Attila avec un satyre, au 12^{ème} siècle⁹⁵. L'histoire des religions pourra, à son temps, retracer l'essence symbolique de cette iconographie mixte, l'homme et le cheval, originaire de l'Asie centrale, et son expression plus rationnelle d'un dieu-cavalier⁹⁶. L'évidence présente nous permet d'assurer que cette conception appartenait à une ère pré-chrétienne, avec des manifestations surannées dans les régions de l'extrême nord, en dehors des territoires connus par l'histoire moderne. A mesure que nous avançons vers le nord, nous retrouvons chaque fois plus de traces de ce culte. Nous supposons que le dit culte et les objets dont il était la représentation furent originaires de contrées

bien au-delà des horizons historiques connus, sans la possibilité d'une tentative préalable d'établir une échelle chronologique exacte jusqu'aux périodes plus récentes. Leur existence fut connue sur des territoires qui nous laissèrent des traces datant des origines primitives du passé du temps de la première migration des Aryens vers le sud du continent eurasiatique.

Retournant à nos recherches, nous nous permettons de dire que l'interprétation des faits concernant les Huns nous donne le droit de formuler une hypothèse relative à leurs origines. Les Huns se déplacèrent du centre de la Sibérie. Leur migration fit suite aux changes de climat qui demandèrent une nouvelle résidence et environnement. L'évidence indirecte des sources nous permet de considérer que les Huns furent à l'origine un peuple stable et sédentaire adonné à l'agriculture et à l'industrie et qu'ils connaissaient la vie urbaine.

Le manque d'information des sources classiques n'est que le résultat de la géographie de l'Asie qui divisait les régions habitées par les Huns des territoires dont nous possédons de renseignements. La méthode utilisée dans ce travail est simple, et son idée principale est contraire au point de vue historique moderne et elle se base sur la certitude que les sources et le matériel se rapportant ou interprétant les événements du passé méritent notre confiance, en inverse proportion à leur ancienneté; autrement dit, les sources contemporaines et leurs données y afférentes sont celles à suivre pour tenter d'élucider le problème tel qu'il a été envisagé dans cet écrit. Ainsi, l'histoire la plus véridique sera celle qui fut rapportée par ses contemporains et non celle défigurée par les historiens successifs, suivant leur opinion. En cas de ne pas partager ce point de vue, nous serons reconnaissants de recevoir des raisons valides avant de changer le nôtre.

La recherche qui nous présentons, pourrait bien ouvrir des horizons nouveaux pour des études supplémentaires, non seulement à cause des possibilités y indiquées, mais aussi à la suite de la nouvelle méthode que nous essayons d'introduire, qui reflète notre attitude fondamentale envers la philosophie. Elle consiste, en somme, dans notre conviction de ce que l'homme de nos jours n'est pas supérieur, ni meilleur ni plus spirituel que l'homme du passé. Ensuite, nous sommes d'avis que l'histoire peut avoir une tendance à l'oubli plutôt que le but d'apprendre, acquérir et instruire.

Si des recherches nouvelles démontrent qu'une partie de nos hypothèses est exacte, l'avantage sera double. Nous apprendrons quelque chose des Huns et leur migrations. Dans l'actualité, à vrai dire, nous ne savons rien du tout. Enfin, nous pourrions trouver que l'histoire n'est pas reléguée à des territoires isolés de dimension réduite, mais qu'elle doit être en mesure d'embrasser l'étendue total du monde que constituait le monde ancien et qui le redevient maintenant.

NOTES

¹ G. HORN: *Arca Noae sive historia imperiorum...* (Lugduni Batav. 1666) 234-7. "Hunnos... alio nomine Epthalitae, Persis Abtelatae. Abtelah antem significat lingua Persica aguam auream".

E. GIBBON: *The decline and fall of the Roman Empire*, ch. 34-35.

J. DE GUIGNES: *Histoire générale des Huns...* (Paris, 1756), p. 289-302, en particulier p. 290, note.

A. THIERRY: *Histoire d'Attila*. . . 4 ed. (Paris, 1872) 2 v.

O. MAENCHEN-HELFFEN: "Huns and Hsiung-Nu" *Byzantion*, XVII (1944-45) 222-43.

F. ALTHEIM: *Attila und die Hunnen* (Baden-Baden, 1951).

N. C. LUKMAN: *Skjoldunge und Skilfinge Hunnen und Heruler Könige in Osnordischer Überlieferung* (Kopenhagen, 1943).

² *Op. cit.* Un point de vue opposé représente C. A. Macarthey *The origin of the Hun chronicle* (Oxford, 1951) La richesse des informations de ces sources est extraordinaire à la lumière de l'étude de Lukman et de celle de l'hypothèse formulée précédemment.

³ ALTHEIM, *op. cit. passim.*

ALTHEIM: *Niedergang der alten Welt* (Frankfurt am M. 1952) v. 2 *passim.*

⁴ Pour les moyens de préserver les traditions orales dans la culture pareille à celle des Huns et datant de la même période, voir:

C. E. WRIGHT: *The cultivation of saga in Anglo-Saxon England* (London, 1939) *passim*;
F. Klæker, "Attila's and Beowulf's funeral" *Publications of the Modern Languages Association of America*, XLII, 2 (1927) 257.

⁵ J. B. BURY: *History of the later Roman Empire* (London, 1923) v.1, p. 265-72 contraire to Gibbon, *op cit*, ch. 34.

⁶ P. OROSIUS: *Seven books of history against the pagans* (New York 1936) p. 373.

⁷ Pour les textes classiques voir: H. HOMEYER: *Attila der Hunnenkönig* (Berlin, 1951).

⁸ W. SMITH: *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology* (London, 1849) v. 3. 905.

⁹ TOYNBEE: *A study of history* (London, 1934) v. 3, p. 399-402.

¹⁰ G. COEDES: *Textes d'auteurs Grecs et Latins relatifs à l'extrême Orient* (Paris, 1910) p. XXIX et 133.

^{10 bis} Comparer les textes contemporains: "Liber generationis", "Excerpta latina (graeca) barbari", *Chronica minora*, ed. C. Frick (Leipzig, 1892) 12, 17; 196, 10; 218, 18, 20.

C'est seulement mille ans après qu'on a décidé, contre l'évidence des textes, que Danubius et Ister sont la même chose — malgré la différence évidente des noms. Dans tous les textes ces deux rivières sont traitées séparément. Il se peut pourtant que ces deux courbes d'eau se joignaient ensemble avant d'arriver à la mer et coulaient dans un lit commun du moins c'est l'opinion de l'auteur. De leur place originelle les noms ont été portés très loin; le nom d'Istrie en Colchide, Dalmatie, Italie, France, Russie près de Moscou — la racine *dan* au Don, Dniester, Danube, Danmark, Danzig, peut-être même à London et Rho-dan (voir note 18).

¹¹ STEPHANUS BYZANTINUS: *Ethnicon*, ed. A. Westermann (Leipzig, 1839) p. 150.

STEPHANUS BYZANTINUS: *De Urbibus* (Amstelodami, 1668) p. 338.

¹² G. VERNADSKY: *Ancient Russia* (New Haven, 1946) 96.

J. PRZYLUKI: *La grande déesse* (Paris, 1950), 37.

¹³ J. MARQUART: *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (Leipzig, 1903) 189-90.

¹⁴ O. MENECHEN-HELFFEN: "The yuch-chich problem re-examined" *J. A. O. S.*, 65 (1945) 71-81.

¹⁵ J. O. THOMPSON: *History of Ancient Geography* (Cambridge, 1948) *index*, p. 426.

¹⁶ CONSTANTINE PORPHYROGENITUS: *De administrando Imperio*, tr. R. J. H. Jenkns ed. Gy. Moravcsik (Budapest, 1949) 186-7.

À comparer: Stephanus Byzantinus; Nicanor Alexandrinus, Theophanus Mytilenus; "Ad Tanais in Maeotidem paludem... se erectanto graeca urbs Tanais sita est, quae etiam Emporium vocatur"; Alexander Polyhistor. EPHORUS: *Fragmenta Historicum Graecorum* ed. C. Muller (Paris, 1851) v. 1, p. 257, 78; v. 3 p. 232, 38; 314,2; 633,10.

QUINTUS CURTIUS: VII, IV, 6; VII, V, 36; VII, VI, 12.

R. GHIRSHAM: *Begram, recherches archéologiques et historiques sur les Kouchans* (Le Caire, 1946), 5.

¹⁷ THOMPSON: *op. cit.*, p. 426 (*index*) E. MINS: *Scythians and greeks* (Cambridge 1913) 30.

¹⁸ MARQUART: *op. cit.*, p. 155,351 n 1.

¹⁹ J. J. MIKKOLA: "Der Name Wolga".

Finnish Ugrische Forschungen, XX (1929) 125-8 (Rha = Itil).

²⁰ JORDANES: *Getica*, XXIV.

²¹ L. S. BERG: *Natural regions of the USSR* (New York, 1950) 95, 115, 117, 135 & *passim.*

²² PAULY - WISSOWA.

²³ W. RIEPL: *Das Nachwichtenwesen des Altertums* (Leipzig, 1913) 145-6, 173, 220, 239, 257-65. La vitesse du Moyen-Age étant presque la même: F. LUDWIG: *Untersuchungen über die Reise - und Marschgeschwindigkeit in im XII und XIII Jahrhundert* (Berlin, 1897), p. 66-7, nous avons la moyenne de 50 km. par jour tout le premier millénaire.

- ²⁴ MAENECHEN-HELFEN: *op. cit.* (*supra*, n. 1) 243.
- ²⁵ LUKMAN: *op. cit.* (*supra*, n. 1) 107, 111, ff.
- ²⁶ Les excavations du Chorezm ne donnent point comme autre part, d'ailleurs, aucunes données sur les Huns: S. P. TOLSTOV: *Drevnii Chorezm* (Moscow, 1948). Pourtant ils y sont connus: COSMAS INDICOPLEUSTES *The christian topography*, (London, Hakluyt Society, 1897) 30, 120, 370-1.
- ²⁷ ALTHEIM: *Attila...*, *passim*.
- ²⁸ LUKMAN, *op. cit.*
A. RASZMANN: *Die Sage von den Wolsungen und Neflungen...* (2 ed. Hannover, 1863) 2 v.
- ²⁹ G. VERNADSKY: *Der sarmatische Hintergrund der Germanischen Volkerwanderung. Saeculum II* (1951) 358-9, 363-6.
- ³⁰ PRISCUS: *Fragmenta* in Homeyer, *op. cit.*, (*supra*, n 7) 70.
K. BIERBACH: *Die letzten Jahre Attilas* (Berlin, 1906) 64.
E. A. THOMPSON: *A history of Attila and the Huns* (Oxford, 1948) 80, 83, 145.
Le dernier auteur ne dit rien de l'art de faire le siège qui possédaient les Huns. Cette omission lui est convenable pour montrer leur état barbare.
- ³¹ JORDANES: *Getica* XLII.
Voir B. P. Lozinski, "the Original Homeland of the Parthians" communication au Congrès annuel de American Oriental Society, Washington, 10e Avril 1063. (à paraître).
THOMPSON: *op. cit.*, p. 146-7.
BIERBACH: *op. cit.*, p. 29.
THIERRY: *op. cit.* (*supra* n.1) v.2, p. 233-43, 330.
- ³² HOMEYER: *op. cit.*, p. 103. Voir aussi: F. VAMOS: "Attilas Hauptlager und Holzpalaste" *Seminarium Kondakovianum*, V (1932) 135-6. Le plan et la forme d'architecture, si proches de ceux d'Iran, était certainement dérivé du pays couvert des forêts. L'architecture Iranienne étant de même origine, nous hasardons l'hypothèse que les Iraniens l'ont apportée du pays de leur origine dans le nord de l'Asie — peut-être des régions proches à celles où les Huns se sont établis plus tard.
- ³³ HOMEYER: *op. cit.*, p. 118.
- ³⁴ AMMIANUS MARCELLINUS, XXXI, 2,11; 4,4.
PRISCUS in Homeyer, *op. cit.* p. 102.
- ³⁵ B. LAUFER: "Die Sage von den Goldgrabenden Ameisen" *T'oung Pao* ser. II, v. IX (1908) offprint. W. W. TARN: *The Greeks in Bactria and India* (2nd ed. Cambridge, 1951) 104-112.
- ³⁶ O. M. DALTON: *The Treasure of the Oxus* (2nd. ed. London, 1926) XX.
B. LAUFER: *Notes on Turquois in the East* (Chicago, 1913) 42 et note 2, 45, 47.
- ³⁷ H. RUPP: *Die Herkunft der Zelleneinlage* (Bonn, 1937) 15.
J. SOLINUS: *Collectanea rerum memorabilium*, ed. Mommsen (Berlin, 18). Cet écrivain de l'antiquité, le mieux informé et le plus scientifique quand il s'agit des pierres précieuses est réputé compilateur sans intelligence, parce qu'on ne le comprend pas. Pourtant il savait mieux que les auteurs modernes où étaient les sources véritables des pierreries. Pas comme S. H. BALL: *Roman book on precious stones* (Los Angeles, 1950) et beaucoup d'autres qui le précéderent dont les localisations des sources de pierres ne considérèrent jamais les conditions géologiques.
- ³⁸ D'après l'information de l'aimable Mr. W. F. Foshag, Head of Geology Dept. Smithsonian Institution, Washington D. C. et S. V. Kisielev, *Drevniaia istoria iuzhnoi Sibiri* (Moscow, 1951).
AMMIANUS MARCELLINUS, XXIII, 1, 2; XXXI, 1, 2.
SOZOMEN: *The ecclesiastical history*, tr. E. Waldorf (London, 1855) VI, 2; p. 247-8.
PHILOSTORGIUS: *Epitome of the Ecclesiastical history*, (with the above) X, 9 p. 303.
EVARGIUS: *A history of the church* (London, Bohn's Ecclesiastical Library, 1854) 315.
BROSSE: *tr. Histoire de la Georgie*, (St. Petersburg, 1849) v. 1, p. 147, 151.
STEPHANOS VON TARON: *Armenische Geschichte*, überz. H. Gelzer und A. Burekhardt (Leipzig 1907), 20.
ALTHEIM: *Attila...*, p. 57.
TOYNBEE: *op. cit.*, v. 3 p. 452 ff.
THOMPSON: *Attila...*, p. 91.
AL-TABARI, tr. T. NOELDEKE: *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden* (Leyden, 1879) 219, 253.
F. SPIEGEL: *Eranische Altertumskunde* (Leipzig, 1878) v. 3 p. 371.
LENAIN DE TILLEMONT: *Histoire des Empereurs*. (Venise, 1739) v. 6 p. 88, 106-7, 115, 104-6, 244. Ces catastrophes ont eu lieu dans les années 363-1 et 450 — époques des grandes migrations.
- ³⁹ R. GROUSSET: *L'Empire des steppes*, (Paris, 1948) *passim*.

W. M. MC GOVERN: *The early empires of Central Asia*, (Chapel Hill, 1939) *passim*.
M. ROSTOVITZEV: *Iranians and Greeks in South Russia* (Oxford, 1922) ch. VI et VIII.
⁴⁰ L. A. HENZEY: *Histoire du costume antique* (Paris, 1922) *passim*.
M. G. HOUSTON: *Ancient Greek, Roman and Byzantine costume* (London, 1931) ch. III-IV.

⁴¹ ALTHEIM: *Niedergang...*, v. 2 p. 105-110.

⁴² MAENECHEN-HELFEN: *op. cit. (supra, n.1)* 239-42.

⁴³ A. SALMONY: "The small finds of Noin Ula", *Parnassus*, VIII (1936) No. 2, p. 15-20.

ZOLTAN DE TAKACS: "L'art des grandes migrations en Hongrie et en extrême Orient" *Revue des arts asiatiques* VII (1931/32) 24-42, 51-71.

J. HARMATTA: "The golden bow of the Huns" *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 1 (195) 91ff.

⁴⁴ H. KUHN: *Asiatic influences on the Art of the migrations Parnassus*, v. 9 (January 1937) 13-16.

B. LAUFER: "The early history of felt" *American Antropologist* XXXII (1930) 1-2, 11, 17.

⁴⁵ MC GOVERN: *op. cit. (supra, n 40)* 47-50, 103. Les Francs ont eu les costumes de la même forme, mais un peu plus légers que les Sarmates et les Huns; E. SALIN: *La civilisation mérovingienne* (Paris, 1950) 99-113; voir note 41.

⁴⁶ SOZOMEN: *op. cit. (supra, n. 39)* VI, 37.

⁴⁷ *Op. cit. (supra, n. 1)*.

⁴⁸ J. MARQUART: "Studien zum" Widsio. V. *Thomsen Festschrift* (Leipzig, 1912), p. 102 (v. 78-87) 110. Annolied, v. 316 en J. FRESSL: *Die Skythen-Saken die Urvater der Germanen* (München, 1886) 356. Il est intéressant à noter que quelque-part dans le nord de l'Arménie il y avait une ville Kolonia: Stephanos von Taron, *op. cit. (supra, n. 38)* 22:28; 131:28. On peut la considérer comme la ville originaire de Colonie-Köln où les legendes concernant cette ville peuvent bien avoir leur racine, et d'où elles ont été portées à l'ouest. Après les migrations la nouvelle Cologne fondée sur le Rhin a été l'héritière du passé de la ville originelle. Remarquons que le nom même du Rhin est une dérivation de la racine finno-ugrienne, *rho*— l'eau.

⁴⁹ LUKMAN: *op. cit.*, 38-40, 63 (index).

⁵⁰ *Scriptores rerum hungaricarum* (Budapest, 1938) v. 1 p. 521; v. 2, p. 638.

⁵¹ CONSTANTINUS PORPHYROGENITUS: *De administrando imperio*, ed. Gy Moravcsik, tr. R. J. H. JENKINS (Budapest 1949) p. 173, 177.

⁵² MOÏSE DE KHOREZM: "Géographie", J. St. Martin, *Mémoires... sur l'Arménie* (Paris, 1819) v. 2, 449, 355 voir aussi: *Hudud al Alam*, "The regions of the world", a Persian geography, tr. et ed. V. MINORSKY (London, 1937) index pour cités *Atil* et rivières *Itil*.

Le même nom en Europe: Fressl, *op. cit. (supra, n 49)* 216-18 et *Scriptores rerum hungaricarum*, v. 2 p. 650.

On peut remarquer que les géographies des Arabes très pédantes, sont toujours fautives quand on les met en rapport avec la topographie désigné par les toponymies d'aujourd'hui. Il se peut qu'elles doivent être appliquées à d'autres régions, suivant la topographie et admettant, que les toponymies pourraient être transportées à un moment donné, pendant les conquêtes mongoles ou turques, en particulier.

⁵³ R. THURNWALD: "Primitive Initiations — und Wiedergeburtssiten" *Eranos Jahrbuch*, VII (1939) 375.

⁵⁴ A. ECKHART: *De Sicambria à Sans-Souci* (Paris, 1943) 12,32 Dans les "légendes" hongroises il y a mention des Saka (p. 40) et Maeotis = Wese (burg) (p. 88).

⁵⁵ MOÏSE DE KHOREZM, *op. cit. (supra, n. 53)* v. 2 p. 357.

⁵⁶ note 12.

⁵⁷ L'autre mot est *strava* (Jordanes, 46), qui paraît slave. Il l'est certainement à présent. C'est l'opinion du prof. Menges de Columbia University et de Mr. Schenker de Yale University - bien plus sûre que les autres attributions: THOMPSON: *Attila...* p. 151 n. 1. D'autant plus que les historiens byzantins ont bien noté que: "Hunni qui et Slavini dicuntur" GEORGIUS CEDRENIUS, *Historiarum a mundo condito...* (Venetiis, 1729) p. 305 ou Migne, *Patr. Lat.* v. 121, col. 739.

⁵⁸ W. BRANDENSTEIN: *Die erste "Indogermanische" Wanderung*, (Wien, 1936) 47-49, 60-61.

⁵⁹ B. G. TILAK: *Arctic home in the Vedas* (Poona, India, 1903) *passim*.

⁶⁰ L. H. GRAY: *The Foundations of the Iranian religions* (Bombay, 1925) 118-9.

⁶¹ N. LANGLOIS: *Collections des historiens... de l'Arménie*. (Paris, 1867) v. 1, p. 420.
S. WIKANDER: *Feuerpriester in Kleinasien und Iran* (Lund, 1946) 38.

⁶² G. MORAVCSIK: *Byzantinoturcica*, (Budapest, 1943) v. 2, p. 86;

Varchonite = Avars: Menander Protector, "Excerpta" *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, ed. B. G. Niebuhr (Bonn, 1829) v. 9 p. 400.

⁶³ MARQUART: *op. cit.* (*supra*, n. 12) p. 33 n. 2.

⁶⁴ MARQUART: *A catalogue of the provincial capitals of Eranshahr* (*Analecta Orientalia* 3, Roma 1931) p. 79, III. "varna the four cornered".

Waradium = Mons ferreus, *Scriptores rerum Hungaricarum*, v. 2 p. 664, 677.

On peut y joindre peut-être Warná, la cité Bulgare et celle de Mésopotamie.

Mr. le professeur Michael de Fernandy a eu la gentillesse de me donner les indications suivantes: "The meaning (of *var*) in Hungarian is "castle, burg, fortresse" and it is in many cases a complement or a part of ancient Hungarian names of towns. This is, I think, in harmony with the name of your Hunish town *Varhatchan*. Perhaps it should be of utility, if I will give you some:

Budovár — Castle of Buda.

Nagy-várad — Great castle.

Sziget vár — Island castle.

but

Varhalom — Castle Hill.

Varfold — Land of castles.

Varboszna — The castle of Boszna, etc.

Várkony, in the XIth century: Várkun or Varkun.

Varna of course is not Hungarian but Bulgarian; it has no meaning in Hungarian. If *var* has in Hunish the same meaning as in Hungarian, it can be interesting in the case of *Humuvar*. But it is possible that this word *var* in compositions of that time is a mutilation of the same Avar as in "varchonta" and other expressions.

Hungarian *var* however has no connection with Avar because the Avar castles, the famous "rings" in Hungary were denominated *ghürü* in ancient Hungarian *gyor* (towns: Győr, Diosgyőr). "Gyürü" really means ring, circle, etc."

Cette note, reçue après avoir écrit l'article, confirme l'idée de l'auteur. Nous pouvons le suppléer par l'indication de la liaison entre Iranien *var* et Hongrois *ghürü* par le proto-Indo - Européen **ghwer*, qui paraît être l'origine de tous les deux. Si c'est le cas, on peut dire que les Iraniens Huns, Avars, et Hongrois sont partis des mêmes régions où le mot et sa valeur ont survécu aux changes des populations et des langues.

⁶⁵ BARTHOLOMAE: *Alt-Iranisches Wörterbuch*, (Berlin, 1914) 1360 ff.

⁶⁶ F. ALTHEIM: *Weltgeschichte Asiens im Griechischen Zeitalter*, (Halle, 1948) v. 2 p. 194.

Voir aussi: E. BENVENISTE: *Les mages dans l'ancien Iran*, (Paris, 1950) p. 9, 10.

J. PRZYLUKI: *La grande déesse*, (Paris, 1950) 152.

⁶⁷ S. P. TOLSTOV: *Drevni Chozem*, (Moscou, 1948), p. 249-50, 253.

MARQUART: *op. cit.* (*supra*, n. 64) 79.

LUKMAN, *op. cit.*, 96, 142, 148.

⁶⁸ Voir note 57.

⁶⁹ Depuis les plus anciennes migrations c'est le cas du culte du soleil. En linguistique on peut citer la racine *cas* B. HROZNY: *Ueber die alteste Volkerwanderung...* (Prag 1939), *passim*.

⁷⁰ TOLSTOV: *op. cit.*

V. ALTMAN: "Ancient Khorezmian civilization" *J. A. O. S.* LXVII (1947) 81-5.

B. SPULER: "Chwarisms (Chorezmians) Kultur nach S. P. TOLSTOV'S FORSCHUNGEN" *Historia*, 1 (1950) 601-65.

⁷¹ Note 28.

⁷² T. LEWICKI: "Le monde Slave vu par les écrivains arabes" (En polonais, résumé français) *Slavia Antiqua*, II (1949-50) 321-388.

⁷³ TOLSTOV: *op. cit.* p. 73.

⁷⁴ Les poèmes épiques de cette région sont similaires à ceux des Germains: V. M. ZHIRMUNSKY, "Uzbek folklore", *The Asiatic Review*, XL (1944) 407-8, voir Horn, *op. cit.* (*supra*, n. 1) *loc. cit.*

⁷⁵ ALTHEIM: *Weltgeschichte...*, v. 2, 167. COSMAS INDICOPLEUSTES, *op. cit.* (*supra*, n. 26) *ibid.*

GIBBONS: *op. cit. loc. cit.*

⁷⁶ MAENECHEN-HELFEN: *op. cit.* (*supra*, n. 1) *passim*.

⁷⁷ J. BARTHOLOMEW: *The advanced atlas of modern geography* (London, New York, 1950) maps 28, 60.

⁷⁸ S. L. ENDLICHER: *Rerum Hungaricarum Monumenta Arpadiana*. (St. Gallen, 1846) (1931) p. 3.

Cette "légendaire" topographie est la même que celle de SOZOMEN, *Hist. Eccl.* VI, 37.

⁷⁹ MORAVCSIK: *op. cit.* (*supra*, n. 62) 192-6.

⁸⁰ PRISCUS: "Excerpta de legationibus", *Corpus Scriptorum historiae Byzantine* (Bonn, 1829) v. 9 p. 204-5.

HOMEYER: *op. cit.* p. 114.

LUKMAN: *op. cit.*, p. 104 (après *Hist. Hung. Fontes Dom.* III, 12 ff) fait note de tradition que le palais d'Attila a été décoré avec de l'or et des pierres précieuses. Ce fait est toujours considéré comme légendaire — pourtant la décoration architecturale avec des pierres précieuses est bien documenté dans l'Asie Centrale: B. LAUFER: *Notes on the Turquois in the East* (Chicago, 1913) p. 55, 57.

⁸¹ T. KRÖGER: *Das vergessene Dorf* (Berlin, 1934) 424-41.

⁸² *Ibid.*, p. 438.

⁸³ Note 35, 36.

⁸⁴ K. C. BAILEY: *The Elder Pliny chapters on chemical subjects* (London, 1929) v. 1 p. 57-87 (Pliny, *N. H. B.* 34).

DAREMBERG-SAGLIO: *Dictionnaire des Antiquités* (Paris, 1873) v. 1 p. 676-7.

PAULY-WISSOWA: *R. L.*, v. 2 col. 2356.

Tous les auteurs latins jusqu'à Sidoine Apollinaire parlent de l'orfèvrerie comme d'un usage barbare, non romain.

⁸⁵ P. GEORGE: *U.R.S.S., Haute Asie, Iran* (Paris, 1947) 26-47, 171 ff, démontre que les formations géologiques de la Sibirie peuvent bien produire ces minéraux.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 329 et la note 34.

⁸⁷ A. D. OKLADNIKOV: "Bronzovoe zerkalo s izobrazheniem kentvra, naidennoe na ostrovie Faddeia" *Sovietskaia Arkheologia XIII* (1950) 139-172, la carte p. 143.

⁸⁸ *Ibid.* fig. 9, 14. M. USIEINOV: *Pamiatniki Azarbaidzhanskogo zodchestva* (Moscou, 1951) fig. 41. S. REINACH: "La représentation du galop" *Revue Archéologique*, 3e ser. v. XXXVII (1900) p. 259, fig. 92.

⁸⁹ C. TREVER: *Excavations in Northern Mongolia* (Leningrad, 1932) pl. 25, 1,2.

ROSTOVTZEV: *op. cit.* (*Supra*, m 40) pl. 27,4; cette plaque appartient au groupe publié par M. Rostovtzev, "Sarmatskii i Indo-Skifskii drevnosti" *Recueil Kondakov* (Prague, 1926) 239-58. Ce groupe d'objets a été attribué à la Bactre par C. TREVER: *Pamiatniki Greko-Baktriiskogo isskustva* (Moscou, 1940) *passim*.

⁹⁰ J. HAMPÉL: *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn* (Braunschweig, 1905) v. 3 pl. 294, 301-2. v. 2 pl. 408, 414,15. v. 1 p. 153, la date tardive attribué à ce trésor par A. MAVRODINOV: *Le trésor protobulgare de Nagyszentmiklos* (Budapest, 1943) n'est pas tenable. La morphologie de l'iconographie des objets a des parallèles exactes dans l'art de l'Inde et de la Chine, bien datée avant J. C. Nous espérons publier bientôt l'analyse de ce trésor, qui a été le travail de bien de générations et qui pourrait bien être du genre de celui mentionné par Priscus.

⁹¹ G. DUMEZIL: *Mitra-Varuna* (Paris, 1948) 30-38.

⁹² O. MAENECHEN-HELFEN: "The legend of the origin of the Huns", *Byzantion*, XVII (1944-45) p. 248-51.

⁹³ TOLSTOV: *op. cit.*, p. 240-41.

⁹⁴ E. CHAVANNES: "Les pays d'Occident d'après le Wei Lio" *T'oung Pao*, 2e ser. v.6 (1905) 561. On peut ajouter que l'usage magique et religieux du miroir en métal est bien attesté de survivre dans le Nord d'Extrême Orient, parmi les populations dont les usages religieux sont les mêmes que ceux, décrit par Hérodote pour le centre d'Asie. Une telle survivance millénaire des formes et idées religieuses prouve que le miroir est indigène aux cultes chamaniques de l'Asie et ne peut pas être importé du dehors. Pour le rôle du miroir voir: V. DIOSZEGI: "Le miroir des chamans Manchou-Tongous", *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, (1951) 359-383 (en russe, résumé français).

⁹⁵ CLAUDIUS CLAUDIANUS: *In Rufinum*, I, 328.

MAENECHEN-HELFEN: *op. cit.* (*supra*, n. 92).

EKKEHARDI URANGENSIS: "Chronica", *Patrologia Latina* v. 154, col. 735 (Fauni).

Pour la survivance des légendes du centaure en Russie voir: A. MAZON: "Le centaure de la légende vieux russe de Salomon et de Kitovras", *Revue des Etudes Slaves*, I (1927) 42-62.

⁹⁶ M. ROSTOVTZEV: "Statuette d'un cavalier" . . . *Monuments Piot*, XXVIII (1927) 1-20.

S. P. TOLSTOV: *Drevnii Chorezm*, (Moscou, 1948), 186, 207-9, 203-6.

M. ELIADE: *Le Chamanisme*, (Paris, 1951) 405-8, 175 et *passim*.

MC. GOVERN: *op. cit.* (*supra*, n. 40) 58, 107, 267.

A. P. OKLADNIKOV: "kon i znamia na Lenskikh pisanicakh" *Tiurkologicheskii sbornik I* (1951) 143-54.